

LETTRES DE DIRECTION

II. — PRIX - MONNAIES - COURBES

Les « instructions » que voici sont de Marc Bloch. Elles portent la date du 1^{er} mars 1942, et ont été rédigées à Montpellier. On admirera combien, jusqu'aux dernières heures de sa vie d'enseignant, Bloch a été lucide et professeur dans l'âme : je veux dire directeur de recherches. (L. F.)

Mon cher ami, je vais m'efforcer de répondre de mon mieux à vos questions :

1. De toute évidence, la première démarche doit être de recueillir les séries de prix dans l'unité même qui a servi à les stipuler — j'entends : la « monnaie de compte » : livres, sous, deniers ; d'en calculer, sous cette même forme, les moyennes ; d'en établir, toujours sous cette forme, et s'il y a lieu, les nombres indices ; d'en dresser, encore sous cette forme, les courbes, soit simples, soit — s'il s'agit de marquer, avant tout, le rythme d'un mouvement — logarithmiques.

Une seule difficulté de principe peut se présenter. Il arrive que, parmi des prix stipulés en livres, sous et deniers, certains se rencontrent, plus ou moins fréquemment, qui sont fixés, au contraire, dans une unité monétaire réelle ou d'apparence réelle : par exemple, en écus.

Deux cas :

a) Cette monnaie est, en fait, elle-même une monnaie de compte en quelque sorte secondaire : l'écu ayant valu à telle époque tant de livres, sous ou deniers, — mettons, par hypothèse pure, 3 livres, — on a pris l'habitude, au lieu de dire trois livres, de dire, une fois pour toutes, un écu. Cas facile généralement à repérer, et qui, cela va de soi, ne souffre, une fois reconnue la valeur exacte de l'écu, aucune difficulté de calcul.

b) Il s'agit d'une monnaie réelle. Pour insérer le prix ainsi stipulé dans la chaîne des prix comptés en livres, sous et deniers, force sera donc de rechercher quelle était la valeur officielle de l'écu à la date donnée. Cela nous ramène au problème des équivalences métalliques, qu'il faudra aborder tout à l'heure.

2. Ce premier travail vous donnera donc un certain nombre de tables et de courbes, chacune répondant à une nature de biens ou de services : revenu et prix de diverses catégories de terres, prix du pain, de la viande, etc. Leur comparaison répondra presque immédiatement aux questions que vous soulevez. Vous verrez du premier coup si, par exemple, en cas de montée (ou de descente), le salaire est ou non à la traîne ; si le propriétaire bourgeois qui loue sa terre voit ses fermages monter plus ou moins vite que les prix des denrées, dont les exploitants sont vendeurs et dont il est, lui, consommateur. Etc...

3. Cela fait, rien ne vous empêchera, pour donner à ces rapprochements un caractère plus parlant, d'avoir recours aux procédés que vous indiquez vous-même. Seulement, j'aimerais mieux, pour ma part, que le concret fût encore serré de plus près. Pour la comparaison du revenu des terres et de leurs prix, je suis d'accord. Il est naturel de se demander combien de temps il faut accumuler la rente d'une terre pour en acheter une autre ; combien aussi de sacs de blé il faut vendre pour pouvoir acheter un champ de plus. Mais que veut dire : mon salaire vaut tant de kilogrammes de pain ? Alors qu'évidemment mes dépenses ne se bornent pas au pain ; et que, par suite, mes conditions de vie peuvent changer du tout au tout si mon salaire, d'une part, le prix du pain, de l'autre, demeurant, soit stables, soit dans un rapport stable, la viande, par exemple, ou les logements ou la taille viennent, au contraire, à hausser hors de proportion avec la somme que je reçois pour mes services. Je dirais plutôt à peu près ceci : Supposons une famille de trois personnes à la charge d'un salarié — quatre personnes donc à nourrir en tout ; ils mangent, en moyenne, mettons 12 livres de pain par jour. 84 par semaine. En 1610, cette consommation de base représentait 50 p. 100 du salaire ; en 1640 (je suppose), elle en dévorait 65 p. 100. Naturellement, on peut aussi chercher à établir des budgets de dépense moyens, par classes, comme Labrousse l'a tenté pour le XVIII^e siècle. Si vous y arrivez avec une approximation suffisante, vous pourrez donner une bonne image du « coût de la vie », et, par suite, aboutir à une image également satisfaisante du salaire (ou revenu) « réel ».

4. Reste le problème de la valeur métallique. Ici quelques observations s'imposent :

a) Il n'existe pas de bonnes tables des valeurs métalliques des anciennes monnaies et de leurs mutations. On se sert ordinairement de celle de Wailly (*Mém. Acad. Inscriptions*, XXI, 2). Qu'elle donne les valeurs métalliques en francs de germinal, non en poids, n'est pas gênant s'il s'agit de comparaisons, le long de l'évolution. Mais j'ai pu constater récemment que, pour la fin du XVIII^e siècle au moins, elle comporte un grand nombre d'omissions ou d'inexactitudes. Que faire ? Vous ne pouvez reprendre le travail. Il sera légitime, je crois, de vous servir de la table de Wailly, mais en indiquant que vous le faites seulement faute de mieux et que, pour les époques de mutations fréquentes, elle ne nous donne pas une image absolument exacte des mouvements ; pour les périodes de paliers, elle est, je crois, plus sûre.

b) Observation annexe. Au XVII^e siècle, les mutations ont souvent été accompagnées de décri, la refonte, sous Louis XIV, étant généralement remplacée par un simple estampillage. Or, il s'établissait alors, fréquemment, deux cours distincts de la monnaie, qui coïncidaient. En effet, au moins en cas d'affaiblissement, pour inciter les particuliers à porter

leurs espèces aux ateliers, on procédait ordinairement comme il suit : Supposons l'écu valant, par exemple, 3 livres ; il sera, après réestampillage, porté à la valeur de 3 livres 6 sous. Jusqu'au jour fixé par le décri, les anciens écus, non réestampillés, garderont, bien entendu, dans le commerce, leur valeur ancienne. Mais ceux que les particuliers porteront aux ateliers, pour être réestampillés, leur seront payés à la valeur de 3 livres 2 sous. Le produit de l'opération est « partagé » entre le Roi et ses sujets de bonne volonté. Si les pièces n'avaient été reçues pour cette valeur ainsi supérieure à leur cours commercial que par les Hôtels des Monnaies, cela n'aurait pas eu d'importance pour les gens de la campagne. Mais, le plus souvent, elles devaient être acceptées pour cette même valeur par toutes les Caisses royales et même par les collecteurs de la taille. En sorte que votre croquant, s'il doit 93 livres à l'usurier, lui donnera 31 écus ; mais, s'il doit au collecteur de la taille cette même somme, il s'en tirera avec 30.

c) Il est impossible de construire une courbe raisonnable, valable à la fois pour la valeur-or et la valeur-argent, d'une monnaie bimétalliste et fluctuante. Le mieux, évidemment, est — vu les classes sociales auxquelles vous avez affaire — de vous fixer sur l'argent.

d) Dans quelle mesure une courbe ainsi établie répond-elle à quelque chose qui agit vraiment sur les gens que vous avez en vue ? En soi, l'or et l'argent leur importaient peu, j'imagine. Mais, s'ils avaient dans leur cassette quelques écus, un affaiblissement augmentait la valeur de cette somme en monnaie de compte ; un renforcement la diminuait. Certainement, les mutations troublaient la vie économique, favorisaient, tour à tour, débiteurs ou créanciers. La courbe de la valeur métallique n'est donc pas indifférente. Mais le gros problème est de déterminer ses rapports avec la courbe des prix. La monnaie est un « bon » d'achat. Si, en cas d'affaiblissement, l'homme qui avait 10 écus dans sa cassette voyait leur valeur, exprimée en livres et sous, monter, mais les prix monter aussi *proportionnellement et aussitôt*, il se retrouvait gros Jean comme devant. Donc, comparer les courbes : noter leurs correspondances, leurs discordances, leurs décalages surtout. Autrement dit, c'est par l'intermédiaire des prix que les modifications de la valeur métallique agissaient presque uniquement sur la vie courante — dans la mesure où elles agissaient.

J'ajoute que, pour bien établir ces courbes, il y aurait peut-être lieu d'avoir recours aux « corrections » habituelles aux statisticiens, notamment à l'élimination des variations saisonnières. Mais cela me dépasse un peu, encore que je ne désespère pas de m'y mettre un de ces jours. Je sens profondément les lacunes de ma formation première.

MARC BLOCH.